

Les apparatchiks vont à la mer Noire

France Théoret

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14623ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Théoret, F. (2001). Les apparatchiks vont à la mer Noire. *Moebius*, (90), 35–46.

FRANCE THÉORET

Les apparatchiks vont à la mer Noire

Mathieu convoitait des tactiques, du concret, un aboutissement. Sa réputation se confirmait, il répondait à ce que le milieu attendait de lui. Depuis dix ans, des amis et des collègues suivaient sa vie intellectuelle. Année après année, les changements annoncés prenaient forme. Il n'avait pas les diplômes exigés par l'institution universitaire. Il avait été nommé professeur, soutenu par une réputation surenchérie qui le précédait dans les cercles intellectuels. Son parcours était atypique. Mathieu paraissait très jeune. Un peu partout, il était le plus jeune. Il s'amusait à révéler son âge. Il prenait maintenant l'habitude de se rajeunir, y compris sur les documents professionnels. Aussi le procédé lui servait-il à se dissocier d'anciens amis qu'il niait avoir fréquentés puisqu'il n'était pas de leur génération. Pour brouiller les pistes auprès d'ex-collègues, il faisait suivre son prénom d'une initiale, variait ses identités sociales et modifiait l'année de sa naissance. Être jeune, voilà ce qu'il recherchait par le camouflage de son année de naissance.

Il serait inutile d'analyser les motifs qui portaient Mathieu à soustraire quelques années de son âge réel.

Les spécialistes fabriquent des interprétations, ils sont rémunérés pour ce faire. Je suis en quête d'une vérité. Je doute arriver à une interprétation n'étant pas spécialiste, et y parvenir ne m'avancerait pas d'autant que Mathieu était sur le point d'adhérer à ce qu'il appelait une ligne politique élaborée sur les principes du marxisme-léninisme. À sa manière, il a été un spécialiste de l'interprétation. Je ne vise pas le degré d'abstraction qu'il atteignait dans l'art de l'interprétation. Si je réussis à éclairer une certaine logique factuelle, j'aurai progressé. J'aurai raconté une histoire. Savoir ce qui se passe et se rendre à l'évidence des faits prend un temps extraordinaire, si tant est qu'on puisse y parvenir.

Mathieu disait à tous: je suis le plus jeune professeur. Les exclamations de ses étudiants au premier jour de la rentrée enchaînaient sa réponse: oui, c'est moi, qu'il prononçait d'un air réjoui. Un corps d'adolescent, un long cou frêle et une figure imberbe. Sa voix trouble semblait sur le point de muer. Il marchait d'un pas léger, ondulait de la tête et des bras. Sa bouche entrouverte et ses yeux globuleux derrière des lunettes bon marché accroissaient l'impression qu'il allait intervenir dans la conversation. Il était jeune et intelligent, son esprit éveillé laissait pressentir l'imminence de sa parole. Ses amis et ses collègues, en sa présence, tenaient à soutenir leur réputation et la maturité de leur âge.

Ainsi, Mathieu avait le privilège de rompre le décorum et l'esprit sérieux des assemblées, des réunions ou des rencontres informelles, mais productives quant à la suite du travail intellectuel. Pour ceux qui le croisaient une première fois, une surprise les attendait. Le cabotinage de Mathieu avait une saveur ludique et archaïque. *Chou! Tchou! tchou! crinquer le backeux, badagne! la bagosse des grouillis-grouillis gloutons. Glouton moi-même!* Son langage créait un malaise. Les amis qui en avaient l'habitude proposaient la clôture de la réunion ou d'aller boire un verre. Tous se levaient. Mathieu poursuivait sur sa lancée, avec ou sans interlocuteur. *Tout ce qui monte culmine, étamine, églantine, pompe à steam...* Aucun ami ne lui demandait d'où venait ce langage, des mots tournés en calembour, des allusions à la vie ouvrière et des expressions orales d'une tradition autarcique. Les nouveaux venus percevaient le contraste entre son savoir ou, du moins, sa faculté d'intégrer les concepts dans ses interventions et les jeux de mots niais. Tous préféraient ne pas avoir entendu ce qu'ils prenaient pour des sottises, incapables de consentir à de semblables plaisanteries. Les amis, quant à eux, avaient été longtemps désorientés avant d'accepter que Mathieu s'amusait de ses origines modestes.

Depuis peu, il faisait valoir sa famille prolétaire. Ses facéties forgées d'emprunts linguistiques portaient l'empreinte de la chaîne de montage, des fonds de cour et des cuisines. Mathieu redevenait le plus jeune. Il avait le droit de s'amuser seul devant les autres. Il prenait une revanche sur les amis et les collègues qui entérinaient son solip-

sisme, lui accordaient une attention muette et respectueuse pour ses fantaisies. Il était si brillant. Il promettait de devenir l'un des théoriciens qui assumerait la transmission du savoir aux générations suivantes. Le jeune professeur avait assimilé les difficiles concepts des maîtres à penser. Il était admiré pour avoir réussi par ses multiples lectures à maîtriser des connaissances contemporaines, celles de l'avant-garde de la modernité. Il avait étudié, lu, pris des notes avec une assiduité et une constance exemplaires. Mathieu était dévoré par un amour de la connaissance et une imagination qui le portaient à découvrir d'importantes lectures avant ses collègues. La modernité avait pris un véritable essor, il était impensable que son développement ne rencontrât bientôt des apories. Mathieu y pensait, soutenu qu'il était par son propre mouvement. Il étudiait, il s'atablait devant ses livres et ses cahiers, privilégiait le silence que chacun autour de lui respectait. Depuis le commencement de ses études universitaires, il vivait la nuit. Il avait peaufiné des habitudes d'ordre qui s'accompagnaient de minuscules fantaisies. Il dessinait au stylo noir des personnages imaginaires à la façon d'Henri Michaux dont il couvrait les marges de ses feuilles de cartable. Il lui arrivait de découper un dessin mieux réussi et de le coller au mur devant sa table. Plus tard, il le jetait au panier, sans pour autant le remplacer le jour même. Il avait dit à un ami qu'il choisissait son meilleur dessin pour une exposition bien personnelle afin de ne pas perdre la main.

Mathieu exprimait sous le mode de la négation ses velléités artistiques. Artiste-peintre était l'une de ses identités, il n'osait dire l'une de ses fonctions sociales. Se dire un théoricien lui était habituel. Il était professeur, soit. Il le spécifiait chaque fois, il était un professeur-théoricien. Il rougissait de se dire artiste-peintre ou plasticien. S'il pouvait couvrir de dessins tous les murs de son antre studieux, ses travaux de peinture peu nombreux, exécutés durant la session où il avait suivi un cours aux Beaux-arts, n'avaient pas résisté à son autocritique. Il avait conservé une seule toile qui prenait une valeur symbolique démesurée. Il avait osé détruire son travail pictural. Il l'avait fait sans concession, persuadé qu'un artiste reste aussi un artisan, qu'il améliorerait sa technique et pui-

serait son inspiration à même ses connaissances acquises. Dix ans plus tard, il se questionnait sur son âge en relation avec sa pratique artistique. Ses courtes phrases allaient toutes dans le même sens. Il regrettait la destruction de ses toiles. Les très jeunes gens étaient des visionnaires, ils avaient une prescience, une intuition des mouvements artistiques à venir. La fin de l'adolescence créait les conditions intellectuelles favorables à l'avènement du nouveau en art. Partout ailleurs, Mathieu se percevait jeune et plein de promesses. Il n'admettait pas qu'en peinture, il n'aurait plus l'innocence de ses dix-neuf ans, l'intuition fougueuse et sûre de celui qui saisit les traits de son époque.

La justesse du regard en congruence avec l'époque n'était pas celle du théoricien, plutôt celle du peintre. Mathieu laissait dans l'ombre son identité d'artiste raté. Il tenait en suspens les rares amis intimes à qui il avait montré la toile et confié son cheminement. Les amis le persuadaient de son talent, surtout de ses capacités de discernement. Ils affirmaient que le savoir de Mathieu exhausserait la qualité de ses tableaux. Le futur artiste argumentait et se voyait en conflit avec le théoricien. Mathieu spéculait pour rassurer l'artiste qu'il avait l'intention d'être et conforter le théoricien dont l'université commençait à réclamer la rédaction d'une thèse qui aurait une envergure inédite, une portée internationale.

*

La parution d'un ouvrage éveilla son désir de laisser tomber sa carrière. Le livre s'intitulait: *Le génie adolescent*. Il l'avait feuilleté à la librairie. Il y était retourné, avait retiré le livre du rayon et lisait des passages. L'ami qui l'accompagnait prononça les mots délicieux que Mathieu n'avait plus l'occasion d'entendre: mais, c'est toi, le génie adolescent. Le concept de génie n'avait plus cours dans la modernité théorique. L'idée de génie avait vieilli, apparentée au romantisme du dix-neuvième siècle. À l'époque où il étudiait, Mathieu s'était habitué à être nommé *Jeune génie* par des camarades, une expression ironique, affectueuse et admirative. Son regard s'adoucissait alors, il disait que le génie n'existait pas. Les génies, assurait-il, avaient bénéficié de conjonctures exceptionnelles.

Depuis le début de sa carrière professorale, il n'avait plus entendu l'expression. L'essai qu'il avait entre les mains lui rappelait des moments privilégiés. L'ouvrage véhiculait probablement une théorie psychologique éculée. Mathieu conservait son sens critique, il avait en haute estime ses capacités de lecteur. La fréquentation quotidienne des livres depuis plusieurs années lui avait montré à décoder des expressions. Il savait que le livre ne lui apprendrait rien de nouveau.

Il plaça *Le génie adolescent* sur sa table de travail. Il parla à ses proches d'abandonner l'enseignement universitaire et de s'inscrire à l'École des beaux-arts afin d'étudier la peinture. Mathieu ne reçut aucun assentiment, un silence indifférent accueillit ses paroles qu'il voulait affirmées. Il perdit son habituelle ironie et la distance qu'il exerçait envers lui-même. Ses phrases, sur le mode indéfini, laissaient d'ordinaire le thème ouvert et sa parole n'hésitait pas, elle semblait en progression. Cette fois, il avait annoncé une décision qui fut sans écho.

Aucun membre de la famille ne revint sur son projet annoncé. À leur silence succéda l'oubli indifférent. Mathieu l'avait déjà démontré, il parvenait à ses fins et n'avait pas besoin d'approbation. Il avait la certitude d'être reconnu, il était une nouvelle autorité dans son domaine. Ses proches ignoraient quelle reconnaissance obtenait Mathieu dans les cercles universitaires. Ils avaient pris l'habitude de lui laisser entière liberté et tous respectaient son domaine dont ils ne connaissaient pas le premier mot. Mathieu rangea le livre dans sa bibliothèque et remit à plus tard son désir de peindre.

Sa décision fut sans lendemain. Le professeur avait déjà obtenu deux années de congé avec solde pour rédiger sa thèse. Il n'en avait rien fait, s'était appliqué à poursuivre une vie d'étudiant, avait renoué avec le calme des soirées sans fin. Il prit la résolution d'écrire au doyen une longue lettre où il expliquait sa situation personnelle et professionnelle. Il était encore le plus jeune professeur de son département. À ce titre, il lui avait été impossible d'obtenir un diplôme essentiel au regard de l'institution, toutefois une pure formalité à accomplir s'il recevait une année de congé avec traitement. Mathieu oubliait les années de congé dévolues aux mêmes fins. Il convaincrat

le nouveau doyen avec la promesse écrite d'un éditeur intéressé à publier sa thèse. Il joignit l'original de la lettre de l'éditeur dont il conserva une copie. La lettre aussi anonyme que vague faisait mention d'une demande de publication de la part du professeur. Les mots n'engageaient pas l'éditeur et Mathieu savait cette lettre sans importance. Il lui fallait jouer le nom prestigieux des éditions et anticiper sur le rayonnement à venir pour l'institution universitaire.

La lettre de Mathieu reproduisait la langue de bois administrative en regard du seul élément qu'il tenait à rendre objectif, l'obtention de son doctorat. Autrement, il cherchait à persuader son supérieur du bien-fondé de sa requête. La lettre était étoffée, aucun mot archaïque n'apparaissait.

*

Mathieu dit à quelques amis son intention de recommencer à peindre. Sa parole n'eut pas d'écho. Il le dit à son ami d'enfance qui fut pragmatique: où trouveras-tu le temps? Mathieu parla d'un voyage nécessaire. Tout ce qu'avait été son existence jusqu'à maintenant n'était que leurre et beurre. La réalité froide perdrait sa primauté, l'art redeviendrait métaphore. Il oublierait sa sécurité. Il partirait et se détacherait des mesquineries qui l'obligeaient à mendier son dû. Ses tâches universitaires lui volaient ses énergies, son temps, son intelligence. Il errait et il le comprenait. Il recommencerait à partir de rien, consentirait à l'isolement et à l'anonymat de l'artiste.

Le futur peintre convoitait une renaissance. Il irait à la mer Noire. Mathieu parla à cet ami très cher de l'éloignement physique qui provoquerait des conditions de pensée tout autres. Il aspirait à redécouvrir l'art depuis les premières manifestations du formalisme russe. L'avant-garde formaliste actuelle s'essouffait et ne progresserait pas sans un retour aux sources. Il fréquenterait les musées de Moscou et de Leningrad, ensuite il traverserait le pays en train du Nord au Sud, se rendrait en Krasnodar dans les environs de Sotchi où il séjournerait durant la saison estivale. Il louerait une datcha construite au début du vingtième siècle, si possible. Près de la mer Noire, il peindrait à nouveau. Il recommencerait, dit-il.

L'ami d'enfance n'osa pas contredire Mathieu. L'ami avait eu des velléités d'écrire, puis il avait étudié la sociologie reconnue à la fine pointe de toutes les sciences humaines. Il s'était recyclé en sociologie du tourisme depuis qu'il avait des responsabilités familiales. Il disait qu'il avait joué les bourgeois sans argent à l'époque où il écrivait des textes formalistes et se passionnait pour l'épistémologie de la sociologie, qu'il s'était orienté à l'aveuglette et que les années infructueuses avaient retardé son entrée dans l'enseignement universitaire.

L'ami disait à Mathieu qu'ils avaient prolongé leurs années d'adolescence et de jeunesse bien au-delà de celles de leurs camarades du quartier. Ils avaient joui des privilèges des fils de bourgeois malgré leurs pères ouvriers. Ils n'avaient pas été tenus de travailler à l'usine, pas même durant l'été. Ils avaient choisi leurs études, leur orientation, sans rendre de comptes. Ils n'avaient pas subi les pressions des familles bourgeoises à l'égard de leurs fils. Ils avaient disposé de la totalité de leurs bourses d'études, ce qui leur avait permis l'acquisition d'une bibliothèque personnelle bien garnie. Mathieu écoutait l'ami sociologue. Son ami se rangeait. Il avait perdu le désir de se renouveler. Il était arrivé, parvenu.

L'ami précisa leur situation commune. Ils étaient peu nombreux les fils de manœuvres à bénéficier de longues études, moins nombreux encore à joindre les rangs des professeurs. L'ami aimait ces considérations sociales pour elles-mêmes, prémisses aux conclusions d'un autre discours qui n'avait pas lieu. Où l'ami voulait-il en venir lorsqu'il établissait un parallèle entre leurs parcours? Mathieu savait qu'ils avaient échappé au nivellement social, que des circonstances favorables avaient permis une ascension rapide. Il disait à l'ami n'avoir jamais imaginé obtenir un poste de professeur à vingt-cinq ans. Mathieu constatait le hasard heureux, le sort privilégié qui le distinguait de ses frères et de ses anciens camarades. Aussi, il déplore ne plus avoir d'objets de désir. Il avait été comblé avant d'avoir esquissé un seul projet. La société lui avait octroyé trop tôt des privilèges.

Mathieu n'admettait pas que son vieil ami recherchât la stabilité. Les considérations sur leur bonne fortune le rendaient mélancolique. Il y avait trop d'aléas, trop d'impon-

dérables, il en concevait de l'amertume. Mathieu informa son ami qu'il n'avait pas dit son dernier mot, qu'il allait bondir. Comme tout le monde, il s'accrochait à son poste une autre année. Il n'avait pas d'autre issue, mais il s'apprêtait au grand départ. Un professeur en sursis, voilà ce qu'il était.

Les deux amis s'éloignaient. Ils se reconnaissaient tant leurs traits personnels les avaient liés. Ils auraient pu se reconnaître par l'exercice de leur fonction de professeur. Pour le sociologue, des expériences semblables relevaient de paramètres communs et suffisaient d'ordinaire à établir des liens fondés sur un même langage. Qui avait trahi l'autre? La dérision avait été l'exutoire de l'ami. Il délaissait sa légèreté. L'ami cherchait à rassurer Mathieu, l'invitait à la pondération et à faire valoir ses prérogatives tout de même enviables.

Mathieu déprécia les professeurs et l'enseignement, fit un soliloque, tira la langue, ausculta son poulx, ensuite de sa voix éraillée et tremblante jura de mettre fin à son indétermination. Il se montrait enchaîné, possédé par la nécessité d'aboutir. Du vent, de l'esbroufe, il avait passé son temps à tuer le temps. Il détruisait ce qu'il avait aimé, les nuits studieuses, les heures sans fin consacrées à la lecture et à la transcription de passages importants. Il bouleverserait ses habitudes. Il lirait encore, il peindrait surtout.

La réalité était évanescence. Les repères dans l'espace et le temps s'estompaient. L'accumulation des jours allongait un même rituel sans début ni fin. L'emprise des mots vidait le quotidien de toute substance. Le corps se machinait, objet séparé de l'intelligence, matière brute et molle d'où lui venait le sentiment d'être visqueux. La figure de Roquentin restait à l'horizon. Le personnage sartrien attirait, avait fait office de modèle négatif. Fuir Roquentin était un signe de santé mentale, l'unique signe devenu objet de sa volonté. Le refus d'une existence poisseuse ne suffisait pas, ne garantissait plus la santé mentale. Sa vie se délitait, il n'avait personne autour de lui, n'était encore parvenu à convaincre aucun de ses étudiants et de ses collègues du bien-fondé des études théoriques. Sa solitude, jamais remise en question, lui pesait et l'entraînait vers le bas, vers la régression visqueuse, la maladie et peut-être la souffrance. Il se désolait.

Il affirmait: si un homme avait quelque conscience ou intelligence, fuir la souffrance était un acte de première obligation. Mathieu prenait à témoin l'ami, ils s'étaient liés à une époque où chacun dans son antre avait découvert le surréalisme. Ils avaient créé des joutes verbales interminables à partir d'une même expression. Mathieu vantait leur capacité d'inventer leur langage. Lui-même avait su produire du nouveau, il ne s'enlisait pas comme maintenant. Lui-même reviendrait ce qu'il avait été sans les déviances majeures de ses contemporains. Mathieu ne cessait d'enseigner que le spontanéisme constituait l'erreur la plus criante de la peinture actuelle, que l'absence de la théorie et le refus de se mesurer à l'art international conduisaient à des impasses.

L'ami ne le reconnaissait plus. Il percevait que Mathieu se référait à leur passé commun, à leur évolution semblable, au prestige institutionnel qui faisait la sérénité de l'un et la désolation de l'autre. L'ami en convint, ils se rencontraient si peu souvent qu'il lui manquait des pièces de son histoire de vie pour comprendre son affliction et son agressivité. Mathieu pouvait peindre et enseigner, rien ne s'opposait à cela. Comme sociologue, il remarquait que des professeurs écrivaient, peignaient, jouaient un instrument de musique. Il supposait qu'ils seraient plus nombreux encore dans les années à venir. L'art se démocratisait au même titre que les études. Les professeurs issus d'un milieu bourgeois contestaient leur origine par la pratique artistique. Rien n'interdisait à Mathieu d'inventer sa propre marginalité en peinture. Mathieu était né dans une famille ouvrière, l'art n'aurait pas pour lui une fonction d'exutoire. Si tous les milieux aisés et instruits célébraient une certaine déviance, Mathieu serait une fois encore à l'avant-garde de nouvelles normes.

L'ami réconforta Mathieu. Il sera l'avant-garde parmi les professeurs qui osaient l'expression artistique. Il lui proposa la figure d'un Borduas qui réussira à maintenir ses liens avec l'institution. L'allusion à Borduas était flatteuse, mais peu recevable.

Mathieu s'étonnait de l'incompréhension de son ami qui avait manifesté des velléités d'écriture. Il le convaincrait de la nécessité d'une rupture institutionnelle prochaine, de son départ pour la mer Noire qui ne saurait

présager du futur. L'avenir réclamerait d'autres ruptures et ce n'était pas la peine de les imaginer maintenant. La rupture inaugurale déplacerait sa perception de la peinture. La mer Noire se situait aussi loin que possible de son monde actuel. Il comptait y retracer la mémoire de l'avant-garde russe, œuvrer à la manière d'un archéologue en quête des motifs qui ont guidé les plasticiens à rapprocher la révolution de l'art et la révolution sociale. Ces artistes ont pratiqué un art objectif. La connaissance des racines du formalisme le mènerait vers une archéologie de la peinture. Strate par strate, il fouillerait, procéderait avec un soin méthodique au tri des quelques éléments significatifs. Ces éléments s'épureraient jusqu'aux blancs sur blancs, aux noirs sur noirs, comme ils l'avaient été chez les peintres de l'avant-garde. L'histoire et la mémoire de cette abstraction géométrique restaient à explorer en regard d'une future production plasticienne enracinée dans l'espace culturel nord-américain. L'histoire de l'art avait segmenté et sédimenté les travaux des peintres russes d'avant la révolution. Cet héritage une fois déconstruit nourrirait les prémices d'un art inédit.

Ce que sa famille avait refusé d'entendre, son vieil ami l'avait écouté sans sourciller. L'ami disait qu'un voyage en URSS se planifiait, qu'un séjour nécessitait des autorisations diplomatiques. L'absence d'affiliation politique de Mathieu et son casier judiciaire vierge joueraient en sa faveur. Il devra se munir de lettres d'autorisation pour ses activités de chercheur. L'ami lui suggéra de joindre à son statut de professeur celui de chercheur affilié à un musée. Dans la mesure du possible, prévenir les questions de la bureaucratie soviétique s'avérait pertinent. Il convenait que Mathieu ne choisissait pas la facilité, de nombreux pays n'assuraient pas la sécurité des voyageurs. Dans les pays sous dictature, les contraintes différaient et la poursuite de la guerre froide limitait aussi la circulation du tourisme. À son retour, il serait interrogé sur ses rencontres et sur ses activités. L'ami le prévint, il aura à justifier son voyage.

Mathieu n'avait pas pensé au statut de chercheur. Il compta ajouter cette fonction à celles qu'il exerçait déjà. Jusqu'à maintenant, chercheur résumait toutes les autres fonctions. Son curriculum s'appuyait sur la recherche et

n'avait pas d'autre sens. Ce voyage le confirmera dans cette identité. Le chercheur cherche ce qu'il cherche, aimait-il à dire, troublé devant l'indétermination intrinsèque de l'état de chercheur. Cette fois, Mathieu se déplacera à l'extrémité de la planète et, grâce au changement spatiotemporel, il inaugurera son existence consacrée à la peinture. Du chercheur naîtra le peintre.

*

Il avait raccompagné l'ami jusqu'à la porte de son bureau. Le bruit de la conversation qui venait d'avoir lieu l'assourdissait. La conversation avait été obscène. Il prit peur. Il venait d'inventer un prochain voyage à la mer Noire. Il justifiait ainsi l'acte de peindre. La peinture se motivait par la raideur et les contraintes d'avant la gestuelle, des préalables à l'activité picturale. L'idée d'aller en Krasnodar, au bord de la mer Noire, était une pure fantaisie. À Sotchi, il consommerait l'éloignement infini, l'ultime moment de la rupture. Mathieu renouvellerait l'art de peindre puisqu'il avait passé l'âge des intuitions adolescentes. La nouvelle avant-garde apparaîtrait désenfouie d'une archéologie.

Mathieu aurait une année de congé. Le nouveau doyen lui concéderait son salaire au nom de l'avancement du savoir. Ainsi le prévoyait-il. L'effet d'un météore, voilà ce que produisait souvent la rencontre avec le professeur. À cet égard, il restait privilégié. L'enthousiasme de deux ou trois étudiants de sa promotion avait suffi à le propulser au cœur de l'institution. Deux ou trois étudiants avaient décidé qu'il serait un visionnaire. Son réseau d'influences le soutenait. Il était attendu, il orientait le parcours intellectuel commun.

Mathieu fut inquiet, puis se ressaisit, il n'avait pas parlé à l'ami de la lettre au doyen. L'ami avait vu la désolation de Mathieu. Il s'était trompé, il se trompait. Mathieu prendrait l'année pour peindre, il aurait le temps nécessaire. Il s'orientait vers une synthèse, à la bonne époque, en un lieu qui supporterait sa prochaine avancée. Il anticipa qu'il serait pauvre durant cette année-là. Un voyage à la mer Noire coûtait cher. Il décidait qu'il s'en plaindrait à l'organisation politique, au bureau des apparatchiks.

Il murmura: en ma qualité de peintre officiel, je recevrai des émoluments. Il aura peut-être l'honneur de joindre la cohorte élue qui frayait avec les représentants de l'URSS. Mathieu avait laissé l'ami dans l'ignorance de sa nouvelle allégeance politique afin de respecter leur mémoire commune. L'ami se casait. Mathieu opposait à cette maturité une éternelle jeunesse.

Il avait l'intention de mesurer sa réussite en peinture par la possibilité d'en parler. Il saura motiver du début à la fin son processus de peindre. Chaque geste justifié vaudra une analyse. Mathieu se situait déjà devant le tableau terminé.

Il avait pris l'habitude de calculer, d'anticiper les résultats par une stratégie des petits pas. Mathieu tremblait. Il voulut se rassurer que nul n'avait entendu la conversation, sortit et vérifia que personne ne se trouvait dans les bureaux adjacents. Il avait les mains moites lorsqu'il s'assit à son pupitre.

Mathieu qui misait sur l'avenir ne parvenait pas à se calmer. Alors, il s'imagina après avoir accompli le voyage à la mer Noire, au moment où il allait recueillir les fruits de son audace. Aux incertitudes présentes se substituait le grand bond en avant.

*

La nuit tombée depuis plusieurs heures remplissait l'espace carré du bureau aux murs blancs. Le lampadaire situé devant la fenêtre panoramique jetait une masse de lumière jaune qui se joignait à la lumière des néons. Mathieu disait qu'il commanderait des rideaux transparents pour atténuer le point lumineux en forme d'œil au centre du lampadaire de la ville. Il ne s'exécutait pas. Ce soir, l'œil brillait et durcissait la couleur jaune. La saleté du lieu était visible des vitres de la fenêtre, aux murs blancs défraîchis, au sol vert-de-gris. Sa serviette de cuir à la main, il approcha du mur où il avait accroché un minuscule dessin fantaisiste, un caméléon désarticulé entrant ou sortant d'une muraille. Sans le vouloir, il avait fixé le dessin au centre des lumières nocturnes. Il l'arracha et marmonna, le visage levé devant le point central des faisceaux lumineux. Ce qui venait d'avoir lieu avec l'ami ne le troublait plus.